

CONVERSATIONS EN PALIMPSESTE

CHAPITRE 2 - CLÔTURE

THIRSTY THEM, THIRSTY YOU

Margot Sparkes & Guillaume Baeriswyl

WK : Avant d'entrer dans votre proposition, peut-être que vous pourriez nous parler de votre lecture de ce chapitre ?

MS et GB : Nous avons interprété cette idée de « clôture » selon différents prismes : il y a d'abord celui de la fragmentation d'un lieu, à travers la constitution d'un espace morcelé. La clôture délimite un intérieur et un extérieur, elle se situe à l'entre-deux et marque une séparation. Ce lien entre l'intérieur et l'extérieur est très présent dans notre travail, à travers des renversements notamment. Ensuite, nous nous sommes intéressé-es à l'eau et à son circuit dissimulé dans un autre espace clos : les murs. Dans les habitats, les circuits d'alimentation en eau sont rarement visibles. L'eau est présente à un point donné, toujours pour un usage fonctionnel, à l'endroit où nous en avons besoin. On a eu envie de rendre visible son déplacement, de la faire sortir des murs, comme on peut voir un cours d'eau couler d'une montagne et irriguer un champ.

WK : Et maintenant pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste votre proposition ?

MS et GB : Il s'agit d'un système de déplacement de l'eau qui vient lentement remplir un bassin. Un mince filet d'eau passe par différents modules suspendus le long des murs et qui suivent la pente naturelle du lieu, avant de (*plus ou moins*) terminer sa course dans le bassin. Cet endroit investi pour le cycle d'expositions est voué à être détruit. Avant sa destruction, le temps peut paraître suspendu ou ralenti. C'est quelque chose que nous souhaitons souligner, en proposant une installation qui développe une forme d'indépendance dans sa temporalité, à travers son remplissage, ses fuites, son oxydation et sa perméabilité. Une partie du bassin va se remplir, l'autre devrait fuir, les conduits vont probablement continuer à s'oxyder...

De la même manière, même si les conduits prétendent guider son chemin, l'eau choisit son parcours, où elle s'insère et où elle fuit. Le débit de l'eau n'est pas constant, il se réduit progressivement jusqu'au goutte-à-goutte. Ces moments de tension – où l'eau passe par-dessus bord, ou repart en arrière et se met à goûter en dehors du circuit – nous forcent à lâcher prise.

On apprécie cette idée que l'installation évolue sur le moyen terme, la possibilité qu'elle développe son propre rythme et ses frictions au-delà de nos décisions et sans notre contrôle. Le bassin pourrait terminer le circuit de l'eau en l'accueillant, mais ses multiples fuites prolongent ces idées. Il segmente également l'espace ; sa présence contraint les personnes qui veulent traverser l'espace en devant s'adapter à un passage réduit.

WK : Pouvez-vous nous décrire la manière dont vous avez composé avec les traces du premier chapitre ? Vous aviez d'ailleurs décidé d'attendre le vernissage inaugural avant de décider quoi que ce soit non ?

MS et GB : Le mode de fonctionnement de cette plateforme, dans ses modalités de superposition, nous a beaucoup plu. Il faut considérer l'intervention précédente, et spéculer sur ce qui pourrait venir ensuite. Sophie et Tarik allant probablement intervenir sur le sol, il était difficile de se projeter dans l'espace et de comprendre à quel point nous pourrions occuper le lieu. Certaines modalités de notre proposition vont s'opérer sur le moyen terme, jusqu'en décembre. Elles s'envisagent par strates temporelles, et la plupart vont s'intensifier avec le temps.

WK : Pourriez-vous identifier des enjeux récurrents rencontrés lors de vos dialogues avec les espaces que vous occupez, construisez, transformez ?

MS et GB : En ce moment, nos installations sont pensées *pour et par* l'espace qui les accueille, en exploitant des éléments donnés. Il peut s'agir de la présence d'un objet, de l'histoire du lieu, des dimensions de la pièce... Nous réfléchissons également en termes de contraintes physiques imposées aux visiteurices ; dans certains cas, c'est pour nous un renversement de position hégémonique important, comme dans notre précédente installation "*Deux pattes bon ! Quatre pattes mieux !*", qui permet d'amener la question de l'anthropocentrisme et de son renversement. Cela soulève plusieurs questions : à qui l'espace s'adresse-t-il, à qui est-il destiné, qui en sont les protagonistes principaux ?

WK : Est-ce qu'il y a des éléments de cet espace qui vous auraient servi de levier, en dehors des murs qui vous étaient « dédiés » ?

MS et GB : Ce lieu est extrêmement fort et marqué par son passé, son utilisation. Ces marqueurs sont des détails importants pour nous, ils sont évocateurs et contribuent aux narrations qu'on met en place. On s'est particulièrement intéressé-es à deux éléments : un robinet attaché à une tuyauterie leste, et cette architecture en pente, qui mène jusqu'au jardin. Corrélés, ces artefacts nous ont été utiles pour entamer nos recherches et construire la narration de l'installation. C'est la présence du robinet qui nous a inspiré à travailler avec l'eau comme agent principal. Les conduits suspendus suivent la pente naturelle du lieu, qui permet à l'eau de descendre vers le bassin.

WK : En tant qu'artistes issus d'une première formation en photographie, quelle est votre relation à l'image et ses surfaces ?

MS et GB : Nous nous sommes complètement détaché-es du médium photographique et de l'image imprimée. À l'ECAL, nous avons été frustré-es de ne pas suffisamment investir l'espace et contrain-t-es d'investir les murs. Pour autant, ça ne veut pas dire que nous n'y reviendrons pas plus tard, mais sans doute différemment. Par ailleurs, nous travaillons toujours l'image en mouvement à travers des vidéos, et notre pratique fonctionne souvent par images à travers ses narrations.